

OBJET D'ETUDE :**VIVRE AUJOURD'HUI : L'HUMANITÉ, LE MONDE, LES SCIENCES ET
LA TECHNIQUE****Finalités et enjeux de l'objet d'étude**

- Découvrir ce que la littérature et les arts apportent à la connaissance du monde contemporain.
- Construire un raisonnement personnel en organisant ses connaissances et en confrontant des points de vue.
- Formuler sa pensée et l'exprimer de manière appropriée pour prendre part à un débat d'idées

Le thème limitatif : « Le jeu, futilité, nécessité »

Notion-clés du thème limitatif :

Les joies du jeu : plaisir, amusement, connivence, risque, règles, compétition, défi, feinte, tricherie, avatar, gain, perte, hasard, stratégie, badinage, séduction.

Les formes du jeu : jeux de société, collectifs, individuels, imaginaires, vidéos, langage, jeu sérieux, jeu d'évasion (*escape game*).

L'esthétique de jeu : jeu dramatique, farce, jeux de langage, jeux littéraires, jeux d'esprit.

Les rituels du jeu : carnaval, jeux télévisés, casinos, parc d'attractions, catharsis.

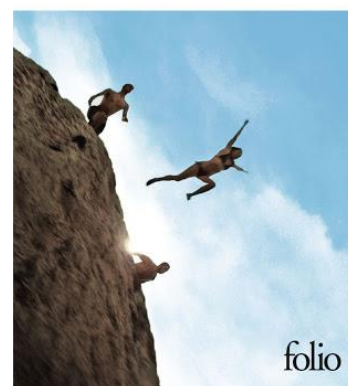
Les jeux de société, la société du jeu : socialisation, addiction, bizutage, rites, mythes, interprétation, ludification (*gamification*), pouvoir, ludothérapie.

Introduction au corpus

« Activité qui concerne l'ensemble de l'humanité à tous les âges, le jeu recouvre de multiples acceptions : compétition sportive, divertissement ou exutoire collectifs, source de plaisir ou remède à l'ennui, apprentissage et initiation, instrument du pouvoir politique et économique mondialisé qui crée de nouvelles mythologies et de nouveaux rites sociaux. » (BO janvier 2020)

Le roman *Corniche Kennedy* de Maylis de Kerangal met en scène de jeunes adolescents se construisant autour d'un rituel : le plongeon. La langue particulière de l'auteur constitue un point d'accroche pour réfléchir à la littérature comme moyen de comprendre cet âge des possibles : à travers ce « flux de langue », le rapport des adolescents au monde des adultes est évoqué ainsi que la naissance de sociabilités liées à ce jeu transgressif qui devient initiatique.

Maylis de Kerangal
Corniche Kennedy



Extrait 1

Pages 9-12

Ils se donnent rendez-vous au sortir du virage, après Malmousque, quand la corniche réapparaît au-dessus du littoral, voie rapide frayée entre terre et mer, lisière d'asphalte. Longue et mince, elle épouse la côte tout autant qu'elle contient la ville, en ceinture les excès, congestionnée aux heures de pointe, fluide la nuit - et lumineuse alors, son tracé fluorescent sinue dans les focales des satellites placés en orbite dans la stratosphère. Elle joue comme un seuil magnétique à la marge du continent, zone de contact et non frontière, puisqu'on la sait poreuse, percée de passages et d'escaliers qui montent vers les vieux quartiers, ou descendent sur les rochers. L'observant, on pense à un front déployé que la vie affecte de tous côtés, une ligne de fuite, planétaire, sans extrémités : on y est toujours au milieu de quelque chose, en plein dedans. C'est là que ça se passe et c'est là que nous sommes.

Un panneau d'affichage leur sert de repère : derrière le poteau, le parapet révèle une ouverture sur un palier de terre sablonneuse semé de chardons à guêpes et de gros taillis inflammables, lesquels s'écartent à leur tour pour former des passages vers les rochers.

On sait qu'ils vont venir quand le printemps est mûr, tendu, juin donc, juin cru et aérien, pas encore les vacances mais le collègue qui s'efface, progressivement surexposé à la lumière, et l'après-midi qui dure, dure, qui mange le soir, propulse tout droit au cœur de la nuit noire. Chaque jour il y en a. Les premiers apparaissent aux heures creuses de l'après-midi, puis c'est le gros de la troupe, après la fin des cours. Ils surgissent par trois, par quatre, par petits groupes, bientôt sont une vingtaine qui soudain forment bande, occupent un périmètre, quelques rochers, un bout de rivage, et viennent prendre leur place parmi les autres bandes établies çà et là sur toute la corniche.

La plupart auront pris le bus, le 83 ou le 19, le métro pour ceux qui viennent du nord, et quelques autres, ceux-là plus rares, débouleront en scooter ou sur tout autre engin terrible dont ils auront augmenté la puissance d'un pot de détente disproportionné - on les entend venir de loin, lancés sur leur bolide, ils ralentissent dans le virage, accélèrent en fin de courbe, blindent sur cinquante mètres, freinent à mort à hauteur du panneau, alors dérapage contrôlé, pneus qui crissent, hop sur le trottoir, vroum vroum, reprise de moteur deux ou trois fois d'un coup de poignet viril et ils coupent tout - des p'tits cons.

Sitôt sur le palier, ils écartent les taillis qui obstruent la descente, gueulent si éraflés - feuilles canifs vert-de gris -, et passé la barrière végétale, la pente est escarpée, le bruit de leurs baskets résonne sur les rochers bam bam, lentement, puis de plus en plus rapide, et alors les voilà sur la plate-forme, et sous la ville en somme, sous le vacarme de la quatre voies compacté en arrière-plan sonore, souffle caveux - un réfrigérateur que l'on ouvre la nuit dans une cuisine déserte -, et quand se greffe la stridence d'une Maserati ou le flat six d'une Porsche 911, tous sursautent, et reconnaissent.

Illico s'agglutinent les uns aux autres, se touchent, se frottent, se bousculent, se font la bise - si fille-fille ou fille-garçon -, se tapent dans la main, paume sur paume, poing sur poing, phalange contre phalange - si garçon-garçon -, s'invectivent, exclamatifs, crus, juvéniles, agglomèrent leurs sacs, baskets, sandales, tongs, vêtements, casques, étendent leurs serviettes à touche-touche ou les disposent en soleil avec au milieu un lecteur radio pourri, deux ou trois litres de Coca, des paquets de clopes, alors les éclats de leur voix ricochent sur la pierre, rebondissent et s'entremêlent, clameur splendide, brouhaha qui les fusionne autant qu'il les fissure, éclate, mat et sec, tandis qu'en face, sur le front de mer, les rideaux s'écartent aux fenêtres des hôtels luxueux et des villas rococo, éblouissantes à travers le feuillage citronné des jardins - et, parmi eux, ceux de la chambre d'une adolescente qui a collé son front contre la vitre pour en éprouver le contact glacé, s'y écrase maintenant la face comme si elle cherchait l'air du dehors, et regarde en bas, bouche ouverte, nez tordu, cœur palpitant -, et plus loin encore, en arrière de la route, sur la haute façade d'un immeuble blanc de belle architecture, les stores bougent aux ouvertures - et, parmi eux, ceux du bureau d'un homme solitaire qui a glissé ses prunelles orageuses et veloutées entre deux lattes, bientôt sortira braquer sur la plate-forme ses jumelles de haute précision, et observe, silhouette corpulente, masse sombre à l'affût -, des bouches mastiquent, tiens, revoilà la racaille, la saleté, et pourtant restent des heures collées aux carreaux, figures hypnotisées par ce monde

brûlant où chaque silhouette est une forme mordante, chaque ombre une découpe précise, un trait d'encre rapide, mortels touchés au cœur par ce bloc de vie qui prend corps à mesure qu'il se disloque et se réarticule, à la manière d'une constellation fébrile, fascinés par cette troupe où chacun se précipite autant qu'il suit son idée, vient y mener sa propre affaire, retourner ses poches et apporter ses prises, pour les balancer entre tous, où chacun passe, ramasse, multiplie, capte, fourgue.

Les petits cons de la corniche. La bande. On ne sait les nommer autrement. Leur corps est incisif, leur âge dilaté entre treize et dix-sept, et c'est un seul et même âge, celui de la conquête : on détourne la joue du baiser maternel, on crache dans la soupe, on déserte la maison.

Nul ne sait comment cette plate-forme ingrate, nue, une paume, est devenue leur carrefour, le point magique d'où ils rassemblent et énoncent le monde, ni comment ils l'ont trouvée, élue entre toutes et s'en sont rendus maîtres; et nul ne sait pourquoi ils y reviennent chaque jour, y dégringolent, haletants, crasseux et assoiffés, l'exubérance de la jeunesse excédant chacun de leurs gestes, y déboulent comme si chassés de partout, refoulés, blessés, la dernière connerie trophée en travers de la gueule; mais aussi, ça ne veut pas de nous tout ça déclament-ils en tournant sur eux-mêmes, bras tendu main ouverte de sorte qu'ils désignent la grosse ville qui turbine, la cité maritime qui brasse et prolifère, ça ne veut pas de nous, ils forcent la scène, hâbleurs et rigolards, enfin se déshabillent, soudain lents et pudiques, dressent leur camp de base, et alors ils s'arrogent tout l' espace.

Extrait 2

Pages 12-15 et 20-26

La plate-forme - ils disent la Plate - est une portion de territoire longue de trente mètres environ, large de huit, un amalgame de grosses pierres concassées au bulldozer, assemblées en plan et cimentées d'une pâte crayeuse, grossière, friable. Elle est orange violine ou jaune-gris selon les heures et les saisons, mate aux extrémités du jour, rissolée à midi comme une assiette de nems, brûle alors la plante des pieds, et conserve la chaleur si bien que c'est délice le soir venu de s'y allonger sur le ventre, la peau nue, la joue posée à même la roche doucement cabossée. Quelques trous y réservent çà et là des mares d'eau stagnante qui puent le sel et la pisse, mais là où la mer affleure la roche se vernit de mousse topaze et glisse comme si nappée d'huile si bien que l'on se met à l'eau sur les fesses; sinon une vieille échelle de piscine scellée dans la pierre, une poubelle, des touffes d'herbes maldives en jointure de blocs, quelques canettes, tubes de crème, éclats de verre, papiers gras et encore, derrière les rochers, une bouche d'égout hors service perce le mur de soutènement et propage aux heures chaudes un remugle¹ de matériaux en décomposition et d'eaux usées, ça remonte par un tuyau de fer-blanc connecté au souterrain fangeux de la ville, et c'est comme une expiration soudaine sur la Plate, un souffle, l'haleine du plus noir et du plus honteux, ça stagne et ça s'évapore mais c'est bien à cause de ce trou que les habitants de la corniche évitent la Plate - ça pue l'égout, disent-ils, ça pue, types louches qui se branlent et morveux qui pétaradent, voilà, nous on n'y va pas. Mais, en avant du plateau, des rochers sont éparpillés dans la mer, comme s'ils avaient été catapultés au-delà de leur cible : engloutis, ils sont réformés en planques à oursins et friture future, en abris à poulpes émergés, les plus éloignés mutent îlots pour amoureux, radeaux à conspiration, plongeoirs à frime.

Puisque frimer précisément, tchatcher, sauter, plonger, parader, c'est ce qu'ils font quand ils sont là, c'est ce qu'ils viennent faire. La Plate est une scène où ils s'exhibent, terrain de jeu et place des lices, puisque filles et garçons, c'est un tournoi : il s'agit de se foncer dessus sans esquiver le rituel. Le prologue est invariable : les filles s'installent à proximité de l'échelle, en bordure de Plate, quand les garçons, eux, se regroupent sur les rochers, en recul, partition sexuelle du terrain vouée rapidement à l'explosion. Afin d'échauffer celui ou celle d'en face, les plus frontaux outrent leur genre et leur disponibilité - fausses salopes, faux baiseurs sans scrupules -, quand la plupart combinent des stratégies d'approche vieilles

¹ Odeur nauséabonde

comme le monde - contournements ostentatoires, évitements, envoi de messagers dévoués : le théâtre ne peut se séparer de la vie.

Ils y ont ensemble des pauses indéfinies, vautrés les uns contre les autres en formation arachnéenne, ou étalés, nénuphars très ouverts, dessinant sur la pierre telle arborescence bizarre, tel cadastre secret, et ils glandent au soleil, des heures durant pigmentent leur peau, jouent, rient et divaguent, disponibles, effroyablement disponibles, comme fondus dans l'air du temps et contemporains du plus petit nuage, capteurs sensibles de la moindre forfaiture² de langue, du moindre geste faisant image - un penalty de folie tiré la veille au Vélodrome par un attaquant de dix-sept ans, un service canon pour une balle de match au tennis, une figure de breakdance, une attaque de batterie avec baguettes invisibles tenues entre mains nerveuses, une ride de malade sur un skate pourri ou sur un surf sublime dans le tube d'une vague géante de Mavericks³, la réplique mythique de leur film fétiche -, attitudes qui toutes signent leur communauté, leur jeunesse et leur force, disponibles à ce point c'est une blague qui ne fait pas rire tout le monde - foutent rien ces gosses, toute la journée se prélassent, ne pensent qu'à sauter dans la mer et à se rouler des joints, à faire joujou sur les portables, changent de jingle toutes les deux minutes et prennent des photos n'importe comment, que des conneries, voilà, aucun sens de l'effort, des merdeux, des branleurs, auraient bien besoin qu'on leur foute des coups de pied au cul, qu'on leur apprenne un peu la vie - mais, princes du sensible, ils sont beaux à voir, assurément.

Soudain les voilà qui se lèvent et changent de régime, quelque chose les accroche, un événement les excite, ils désertent l'aléatoire pour réagir au quart de tour, hop, debout, éméchés, bruyants, le sang activé dans les artères fémorales, les poings serrés, ils montrent les dents et parfois même on les voit se poursuivre, s'insulter, se battre, singerie borderline violente, prête à mal tourner, quoi, qu'est-ce t'as dit, hein qu'est-ce t'as dit, tu m'reparles comme ça et j't'éclate la gueule. [...]

Au commencement, les garçons ont assis genoux repliés, genoux que ceinturent leurs bras, fument des clopes les yeux plissés sur le large, redoublent de jactance⁴ quand les filles approchent, salut, elles ouvrent la partie, salut, ils répondent, puis ils s'informent ça fait longtemps que t'es là? ou toute autre question d'une neutralité technique, sitôt se charrient plus qu'ils ne se parlent, ça dure un quart d'heure, pas plus - ne restent jamais longtemps assis, au fond, sont appelés à bondir -, alors Eddy, toujours lui, se dresse, balance son mégot, balance ses lunettes sur son tee-shirt - Ray-Ban Wayfarer contrefaites, tombées d'un carton à Vintimille -, et annonce le départ : vamos ! Cinq ou six autres garçons le suivent, les filles sont rarissimes. Une fois debout, tous refont le lacet de leur maillot - le plus souvent un long bermuda, flottant sur les cannes maigres - qui aura glissé dévoilant une ceinture de peau blanche à la taille et le haut du pubis, sont secs, torses creux, ventres creux, hanches étroites, nerveux, des poulains, certains jettent une serviette sur leurs épaules, vont fléchir une jambe sur le bord de la Plate et tremper le pied de l'autre dans la mer, grimacent, ou emboîtent direct le pas d'Eddy pour gagner les promontoires. Il y a Mickaël, Bruno, Rachid, Ptolémée et Mario, les voilà six maintenant, six garçons qui marchent vers l'est.

La plate-forme s'amincit, langue pierreuse de la largeur d'un pas d'enfant, on s'y déplace en file indienne, puis elle bascule dans un chaos minéral, éboulis de rocs jetés les uns contre les autres, alors hop, hop, contournements, escalade : voici le Cap. Il s'élève au-dessus de la mer formant rapidement belvédère sauvage, pourvoyeur de replats, couches lisses où se caresser, et paliers d'où prendre son élan. Du sommet, la corniche apparaît de nouveau, elle sinue à cinquante mètres, on la voit - ondulations souples du bitume, éclats aveuglants des carrosseries, jeux de miroirs : morse diurne.

Tous ne se sont pas levés, pas même la moitié d'entre eux - les filles surtout restent étendues, elles iront se baigner plus tard, collées les unes aux autres, crieront dans les éclaboussures après avoir renoué tous les nœuds de leur bikini, et emprunté l'échelle de piscine rouillée - et, parmi ceux qui restent sur la

² Trahison ; ici, écart de langage.

³ Site de surf situé au nord de la Californie, réputé pour produire des vagues parmi les plus dangereuses du monde.

⁴ Vantardise

Plate, on note toujours un ou deux couples, déclarés ou en formation, ce sont eux qui gardent les affaires, volontiers se désignent, allez-y, on reste, disent-ils, on regarde, faudrait pas qu'on se fasse dépouiller -, ont trouvé ça pour se rouler des pelles tranquilles ou se murmurer des trucs au creux d'une oreille, l'autre emplit de l'écouteur d'une paire qu'ils auront partagée afin de se trouver dans la même musique quand viendra le moment de se toucher -, les voilà qui s'allongent sitôt tracée là-bas, et s'amenuisant, la troupe des six garçons. Tranquilles, ils sont tranquilles à présent : la fille vient sur le dos, le garçon se penche sur elle, la chaînette dorée se décolle de son cou, tournoie pendule au-dessus des seins, le garçon se penche, se penche encore, choc de nez, effleurement d'arcades sourcilières, se penche, puis vite lèvres contre lèvres, ouvertures de bouches, tournoiement de langues vingt minutes au moins, faudrait pas se faire dépouiller, d'accord mais ceux-là ne voient plus rien, ont baissé les paupières depuis belle lurette, et alors bien sûr que les voleurs peuvent venir, surgir par-dessus le parapet, traverser les taillis comme des tigres et descendre sur la Plate, les voleurs connaissent par cœur les jeunes d'en bas, savent leurs déplacements, la durée des sauts sur le Cap, celle du bain des filles et celle des baisers, ils se fauillent entre les pierres, soulèvent les sacs, ouvrent les blousons, fouillent les poches des jeans, piquent le fric, les lunettes et les Lacoste - quand il y en a. Et pendant que les filles se baignent, pendant que les pendentifs s'affolent au-dessus des seins et que les salives s'échangent au fond des cavités palatines, pendant que les voleurs approchent, que le soleil grésille sur le pelage des guêpes et assoiffe les chardons, pendant que les mateurs n'en peuvent plus de zyeuter les mômes de la corniche, exaspérés, fascinés par l'éclat de leurs dents quand ils hurlent de rire ou s'échauffent en gueulant, pendant tout ce temps, ceux qui sont partis sur le Cap parviennent sur le seuil du premier promontoire.

Trois mètres au-dessus de la mer. Peu de risque : seuls menacent quelques rochers à demi émergés au bas de la paroi et qui exigent de prendre de l'élan - deux foulées voire trois petits sautilllements, c'est tout ce qu'autorise le replat. C'est la première piste d'envol, on y va de son pas, on s'y présente sans ciller et on y saute direct, sans lever les yeux au ciel ou sonder l'horizon, sans même se pencher au-dessus du vide afin d'éprouver l'attraction terrestre par le haut de la tête qui soudain tire et pèse, sans vérifier que tout est en place en bas, et que les reflets du soleil écaillent le sable au fond de la mer, résille fluorescente de la sirène, filet d'or du pêcheur entre les algues noires.

Ceux de la Plate y déboulent, chahutent, y opèrent un appel du pied tandis que l'autre s'envole pointe tendue vers la ligne d'horizon, pour enjamber cette ligne justement, bras, tête et buste l'accompagnant dans une même asymptote de flèche, et leur corps est propulsé à l'avant, à l'avant de la corniche, à l'avant de la ville, à l'avant du borbier qu'ils laissent dans leur dos, le borbier de l'enfance et des secrets pourris, et dans la chute ils hurlent, ça dure une, deux secondes, pas plus, trois mètres ce n'est pas long, leur cri déchire l'espace dans le sens de la hauteur comme le cutter fend la toile du tableau et l'entrouvre, pour s'y engouffrer, pour s'y perdre, aaaah !, ooooh !, banzaai !, un cri de fin du monde, n'importe quoi, un rire peut-être - mais pas encore de terreur, je rappelle que nous n'en sommes qu'au premier promontoire, celui où l'on rigole, où l'on se met en jambes, puisqu'il faut marcher dans l'air, ici, on est des figures de cartoon, on court, genoux-poitrine et bras cassés à hauteur des coudes, on s'active, on mouline l'atmosphère, on s'élance le plus loin possible, là est le jeu, la petite compète, et soudain le vide, tangible, et la chute ouaaaaaahhhh ! - alors l'eau se troue paf dans un bruit de détonation, cratère inversé, bouillon écumeux, le corps disparaît dans les éclaboussures, la t e resurgit la première, faut voir ça, elle reperforme la surface par le dessous, et aussitôt ce mouvement animal pour repousser à l'arrière du front les cheveux collés sur la figure, geste du frimeur, signature du beau gosse de la Côte d'Azur, les cheveux aspergent alentour, des centaines de gouttes prissent l'arc-en-ciel, les cils et les dents perlent, le corps est dressé alors, haussé à la verticale de l'eau jusqu'aux épaules, droit comme un I, la bouche ouverte souffle et crache, puis lentement le dos bascule, vient à nouveau s'étendre à fleur d'eau, crawl ou nage indienne, une ou deux brasses pour atteindre à nouveau la base du Cap, le regard qui se lève vers le promontoire où les autres attendent renversés tête en bas, crient, se marrent, daubent t'as fait le lapin surpris dans les phares, t'as fait la mouche, le ouistiti, alors qu'il faut bouffer le ciel, puis, une fois remontés sur la pointe suivant un escalier naturel inventé dans la paroi, ils gagnent le deuxième promontoire, celui qu'ils nomment entre eux le Just Do It - ils disent aussi faire un Just Do It.

Celui-là est une langue de pierre issue de la roche à sept mètres au-dessus du niveau de la mer, absolument lisse, longue de cinq mètres environ, et horizontale, de la sorte parallèle à la surface des eaux, son profil est aussi net que celui d'un plongeur de piscine, ceux de la corniche l'aiment pour cela, s'étonnent que la nature ait pensé à eux, qu'une bizarrerie géomorphologique, un accident de l'érosion, leur ait réservé un tel tremplin, c'est un signe disent-ils. C'est aussi la proue du Cap, on y est à la pointe du continent, en pole position de tout, et face à l'horizon, cent quatre-vingts degrés sans que le regard connaisse la moindre obstruction, plein sud, le soleil dans la figure et une vision panoptique qui leur offre le monde : ils respirent là comme des seigneurs. Quand ils montent faire un Just Do It, ils changent de vitesse, leurs mouvements sont plus lents, empreints de majesté, même si surjoués, même si rigolards - finis les créatures hyperactives, les gosses excités, les personnages élastiques et dopés, je te poursuis, hé ho petite fiotte, je te double, je saute plus loin, plus haut et plus vite que toi : à présent, ils se concentrent. S'avancent lentement à l'extrémité de la langue de pierre, là s'immobilisent orteils dans le vide - ce qu'ils se disent à cet instant, je l'ignore, peut-être même qu'ils ne se disent rien mais lèvent les yeux au ciel, rénovant de la sorte leur perception du monde, leurs cils touchent l'azur, caressent l'épaisseur optique de l'atmosphère, la grosse lentille du globe au-delà de laquelle il n'y a plus que l'infinie masse noire du temps, se redéposent sur la ligne d'horizon, aussi dure et précise que leur présence, et suivent cette ligne qui est maintenant le socle du saut et le tout premier littoral, le littoral absolu: mais où est le point de fuite dans cette perspective où ils ont pris place, où est-il? Leurs narines se pressent contre leur paroi nasale, leur cage thoracique se gonfle, ils écartent les bras, Just Do It, font un pas en avant, Just Do It, et sautent raides, tendus comme des bâtons, des allumettes de plomb : à sept mètres, les plats sont des brûlures. Ils prennent de l'élan pour plus d'amplitude, recherchent la courbe pour réduire leur vitesse, ne pas tomber tête la première et perpendiculaire mais ouvrir leur angle de pénétration dans la mer, Just Do It ! ils crient cela en remontant à la surface, hilares, Just Do It ! splash, woow ! et c'est tout.

Il existe encore un troisième plongeur. Celui-là est dangereux, tout le monde le sait. Ils l'appellent le Face To Face parce que, rigolent-ils, c'est le grand face-à-face : on y est face au monde (primo), face à soi (deuxio), et face à la mort (tertio), arghhhh la môôôôrt ! ils hurlent, écarquillant les yeux et outrant leur squelette, gargouilles de chair, ils se marrent franchement, n'y croient pas une seconde, pour eux le Face To Face est le promontoire des duels, celui où cogne le soleil des westerns, celui de l'épate et du grand jeu. Situé à douze mètres, il est si exigü que seuls deux pieds peuvent s'y tenir assez espacés pour que le corps demeure en équilibre - le départ de saut est crucial, aucun faux mouvement ne se tolère, l'envol se doit d'être précis -, et se trouve sur le versant oriental du Cap, ce qui n'est pas bon : par vent d'est - vent de merde, brutal et glacé - les flots déchiquetés s'y précipitent, pointes dures en hameçon, si bien qu'après le saut il faut encore savoir s'extirper du ressac puis contourner la pointe du Cap afin de retrouver le passage dans les rochers et grimper facilement. Ils y montent tous pourtant. Sautent. Plus rares sont ceux qui plongent - Eddy, Rachid, Ptolémée et Mario. Et quand ils se précipitent de là-haut, c'est la même crue qui les traverse, une crue de l'espace et du temps, une amplification de la lumière, une saisie de la joie.

Ils défilent chacun leur tour, pas de bousculade. Eddy - encore lui - régule le flot des sauteurs, vérifie d'un coup d'œil que la zone de réception est vide avant de faire signe au plongeur suivant qui trépigne hé, j'y vais, pousse-toi, c'est à moi, c'est maintenant. Le truc qui les fait rire c'est de hurler durant la chute une phrase entière avant le splash final, un slogan ou une déclaration - les trois et quatre syllabes, trop faciles : SPIDER-MAAAN ! ZIDANE REVIEEEENS ! ALLAH AKBAAAAAR ! Les longues, plus risquées : AïcHA MA VIE SI TU M'AIM ... ALLEZ TOUS VOUS FAIRE ... J'AIME LES GROS SEINS D'ANGELINA JO ... FOUTEZ LE FEU AUX BAUM... Le psaume du frimeur : REGARDEZ-MOI, REGARDEZ-MOI TOUS !

Extrait 3

p. 34-39

Suzanne vit en face de la corniche, elle aime observer la bande depuis son appartement ; attirée par ces jeunes, elle décide de se rendre sur la Plate où elle essaie de voler un portable dans un sac. Elle est repérée par l'un des jeunes : tous demandent alors à leur chef Eddy de la punir ; celui-ci décide de l'obliger à sauter de l'un de leurs plongeoirs.

À présent, Eddy et la fille sont seuls sur le Just Do It et l'espace qui sépare leurs corps et les concentre, cet entredeux-là n'a jamais été aussi densément peuplé, effervescent : c'est un temps concret, si tangible qu'on pourrait le capturer au lasso. Au loin, une moto fonce sur la corniche, vive comme une éraflure, elle n'en finit pas de bander l'espace, se rapproche, effectue une reprise de vitesse dans le fond du vallon, exténuée tout sur son passage, puis s'évanouit. Eddy aussi accélère, se tourne vers la fille, ok, t'enlèves tes fringues, tu les mets dans ton sac, Mario va venir le prendre. Il ajoute, mauvais, vaut mieux pas que tu laisses de fric dedans, je te conseille. La fille ne cille pas derrière ses lunettes noires, lesquelles agacent Eddy à présent, c'est quoi ce cinéma, il veut voir de ses yeux, il veut qu'elle soit complète, les lui arrache, n'y va pas de main morte, les fourre dans le cabas, de sorte qu'il lui tord l'épaule, enfin se détourne d'elle sans l'avoir regardée. Il sait que debout sur la Plate, ou s'éloignant du Cap en dos crawlé, la tête émergeant des vaguelettes, les autres ne les quittent pas des yeux et attendent de voir la fille s'exécuter.

Déshabille-toi. Le silence sature le plongeoir de pierre qui tourne accélérateur de particules. Ils sont très agités bien que bougeant peu et ne parlant pas. La fille souffle j'ai le vertige, Eddy répète plus fort fais pas chier, je t'ai dit déshabille-toi. Au large, le soleil orange glisse lentement dans l'abîme et sa chute intensive modifie l'espace : par un jeu de bascule mathématique, le littoral s'embrase ruban de feu liquide coulé entre la ville et la mer, lesquelles pulsent à cette seconde leur perpétuel numéro de claquettes, diastole et systole d'un même cœur qui bat.

Déshabille-toi. Déshabille-toi, j'attends. Du bout du pied, Eddy balaie la pierre, l'ombre de sa jambe vibre comme l'aiguille du compteur de vitesse, il tourne le dos au soleil. La fille fixe le sol, justement, suit le mouvement de balancier de la tache noire, et secoue la tête, non, j'ai le vertige, je sauterai pas - fini de souffler, elle a parlé d'une voix ferme, cela se complique, le garçon tique, ceux de la Plate doivent rouler des yeux pour mieux les voir. Je m'en fous, tu te déshabilles et tu sautes, magne-toi. Un mètre les sépare, elle est debout face à lui, les bras le long du corps, immobile, d'un calme fou quand on y pense - ni hoquets fébriles, ni pleurs, pas de mèches entortillées au bout de l'index, pas de discours ergotés : frontale et hypermatérielle, elle sera bientôt en pleine lumière. Il ne parvient pas à la regarder. Quelque chose disjoncte : comment la présence de cette fille peut-elle à la fois comprimer l'espace jusqu'à étouffement et l'ouvrir, le faire respirer comme une fête ?

Tu te déshabilles, il reprend, si tu veux pas que je te foute à l'eau comme ça, tu te déshabilles, dépêche-toi. Il surjoue la scène, c'est évident, la voix mâle, la pose inflexible, le regard dur, quand pourtant il a peur lui aussi, une trouille bleue, sa posture pèse sur ses épaules comme manteau de peau gorgé de pluie. Que va-t-il faire si la fille se désape ? Si elle se fout à poil ? Autre déferlante brisée contre la base du Cap, bouillons secs, un oiseau gravite solitaire autour du promontoire, le soleil touche la ligne d'horizon qui se précise violette, solide, presque noire. La fille grimace, déchausse ses sandales, sa robe tombe sur ses pieds - c'est une robe à bretelles, coupée aux genoux, un tissu léger qui accompagne les mouvements. Redressée, elle répète lentement je te dis que j'ai le vertige, je ne peux pas regarder en bas. T'as pas besoin de regarder en bas, justement, tu te places ici - de la pointe du pied, il trace une croix sur le calcaire, trace de poudre blanche sur son orteil - et tu t'élances direct, tu regardes devant toi, facile. Il s'est radouci, relève la tête, enfin la voit, plus précisément la reçoit en pleine figure - et il ne la voyait pas comme ça, il n'avait rien vu, la pensait plus fille, plus fine, la taille marquée, les épaules frêles, des cuisses de poulet, au lieu de quoi, celle-là dégage une impression de force qui étonne: vêtue d'un maillot deux pièces rouge, elle ramasse ses

fringues qu'elle range tête baissée dans son sac, elle est massive mais décollée, plutôt grande, fesses hautes, longues cuisses bombées, grands bras déliés, le torse très ouvert, un beau cou. Eddy lui fait signe de s'approcher vers le rebord du plongeoir, orteils au frais dans le vide, mets-toi là. Elle s'avance, s'immobilise à un pas. Vas-y ! Je compte jusqu'à trois et t'y vas : un ... deux ... trois.

La fille s'avance, regarde en bas, puis oscille d'avant en arrière, et répète, ouais ouais, qu'on en finisse, un ... deux ... trois. Ne saute pas, au dernier moment fait un tour sur elle-même. Recommence une fois cette figure, conclut je peux pas, je peux pas y aller, j'ai le vertige. C'est quoi cette histoire ? il demande. C'est rien, elle réplique, j'ai peur, c'est tout. À cet instant, par mégarde, il croise son regard, en oscille aussitôt de tout son corps, une oscillation inconnue : jamais il n'aurait cru, pas même imaginé, qu'il serait un jour contenu dans un tel flot de douceur et de brusquerie. Interdit par cette tête, les traits rudes, le front haut et large, le nez long, busqué, poussé depuis le haut du front comme sur une statue grecque, les yeux fendus, les cheveux épais blonds coupés court accusant une mâchoire baraquée et fougueuse comme le reste, moche, belle, moche, belle, moche, belle il ne sait pas, trancherait plutôt moche s'il n'y avait cet étonnement qu'il éprouve à la voir - et qu'elle soit si près de lui.

Il s'est placé dans le flux de sa lumière, et l'accompagne, intelligent, puisque c'est l'heure, après tout, heure pyromane, nuit/jour, nuit/jour, tic tac, tic tac, cliquètement du monde terrestre, dominos, tout cela est affaire de course orbitale, rien de plus régulier. Par ailleurs il n'est pas certain qu'elle soit si moche. T'as peur, t'as peur, mais tu l'as jamais fait, comment tu peux savoir ? Comment tu peux savoir ce que ça fait le vertige si tu as si peur ? Il a parlé dans un souffle, depuis quelques secondes, la fille resplendit sous le soleil horizontal, ciblée en pleine tête comme le naos⁵ au fond du temple, et sa peau s'est dorée d'un coup, peau d'héritière, lisse et douce, irisée d'ambre solaire, pieds bronzés, ongles nacrés, un paréo tahitien, trois glaçons dans un verre à orangeade, tchin-tchin, va faire ton piano chérie, Eddy trouve qu'il n'y a rien de plus passionnant à cette minute que cette peau de fille, là, toute concrète, membrane qui palpète, absorbe et transmet, tissu qui capte et décongestionne, rien de plus troublant que cette peau. Il réagit, n'est pas dupe, se demande pourquoi cette fille chourave dans les sacs, il y a quelque chose qui cloche, il n'aime pas trop ces histoires-là, se méfie des tordues, vaguement inquiet donc, ça ne correspond pas, mais précisément - on s'en doute -, cette torsion le mobilise. Aussi, l'écoute-t-il comme s'il nageait à contre-courant, et prend la mesure de chacune de ces paroles quand elle lui répond je peux le savoir parce que justement, le vide, ça m'attire, c'est pour ça. Eddy hausse les épaules. Cette réponse lui déplaît.

Dix minutes qu'ils sont seuls sur le Just Do It, l'air fermente la lumière du soir décolore peu à peu le Cap, faut faire quelque chose, faut y aller maintenant. À contre-jour les peaux s'assombrissent quand les dents rutilent d'un blanc de céruse.

Eddy coupe court à la conversation, se racle la gorge et annonce d'une voix ferme ouais, ouais, alors on est pareils, t'as qu'à me suivre, t'as qu'à faire comme moi - il hésite à se rétracter soudain, sait qu'il joue gros : s'il saute le premier, il prend le risque que la fille s'échappe par l'arrière du Cap et atteigne la quatre voies avant que les autres soient remontés à temps pour la retenir, il sait aussi que ceux qui l'observent comme on s'obsède du chef ne seront pas dupes, et qu'il met en jeu son autorité. La fille l'interroge, t'as peur alors ? Eddy jette un œil en bas, lui aussi mordoré maintenant, la peau brune piquetée de minuscules auréoles blanches et poudreuses que le sel séché aura déposées, et qui sent le Big Mac, la Marlboro et la mer à cargos, lui aussi les boucles épaisses, mais la dent de requin sur le ras du cou coquillages, et souple, nerveux, mobile, les yeux vifs sous les paupières gonflées, il lui plaît tout autant, vu de près, que lorsqu'elle l'épiait à s'en brûler les prunelles derrière sa fenêtre.

Il opte pour précipiter le mouvement, elle fait tout pour prolonger leur face-à-face, il le sent et elle

⁵ Partie centrale d'un temple grec où était placée la statue du dieu.

l'entend qui approuve. Ils savent tout et, forts de cet axiome sensible - une autre attraction, latérale celle-là -, ils mélangent leurs présences physiques et aléatoires, entremêlent leur force, s'agencent et se combinent sans même se toucher ; sont comme les fauves qui se cherchent dans le bruissement des clairières tropicales : leurs corps sont leur messenger, leurs mouvements leur porte-parole.

C'est le grand rodéo qui se met en branle, qui prend corps entre eux et dilate leur cœur. Ouais j'ai le vertige, c'est sûr, Eddy rigole, quand je saute, j'hallucine, je me disloque, je deviens gigantesque, puis il regarde au loin et ajoute, s'enfoncer là-dedans, j'aime ça. Elle l'écoute, ajuste son maillot - les index lissent l'ourlet de la culotte, à même la peau des fesses -, puis il déclare ok, on va y aller en même temps. Elle hoche la tête, et un frisson la parcourt tout entière, passe sous sa peau, des picots chair de poule apparaissent, les minipoils se dressent au garde-à-vous. Une fois en position de départ, d'un coup la voilà pâle, les cernes creusés, elle est exsangue. Eddy ne dit rien. Il voudrait tout arrêter mais sur le Just Do It, le scénario s'est emballé. Il vient à son tour se mettre en place à côté d'elle, ils font la même taille, trente centimètres les séparent. Ils prennent leur respiration, décomptent les secondes, trois, deux, un ... go !, se précipitent alors dans le ciel, dans la mer, dans toutes les profondeurs possibles, et quand ils sont dans l'air, hurlent ensemble, un même cri, accueillis soudain plus vivants et plus vastes dans un plus vaste monde.

Extrait 4

p. 90-95

De son bureau, le commissaire Sylvestre Opéra observe la bande de la Plate, à la fois fasciné et agacé. Le maire de la ville lui demande de chasser ces jeunes qui prennent de plus en plus de place dans l'espace public.

Août s'affale maintenant sur la ville, violent, houle caniculaire qui embouteille les terrasses des glaciers et le douches des pensionnats, les ventilateurs s'arrachent dans les grands magasins, les brumisateurs d'eau thermale envahissent les poubelles des bureaux, on voit pulluler les vendeurs d'eau. Dans l'immeuble de la Sécurité, les agents on chaud, tournent blets⁶, les doigts collent aux touches des claviers, les langues se gonflent comme des tournedos, les paupières se ferment, les glandes sudoripares festoient sous l'épiderme, c'est l'abrutissement général ici pense Sylvestre Opéra qui décide au beau milieu de l'après-midi d'organiser une descente, réunit sur-le-champ une escouade de policiers et, zou !, tout le monde se met en branle et s'en va à pied.

Au poteau repère, le groupe se scinde : Sylvestre et trois hommes poursuivent sur la corniche pour gagner le Cap par l'arrière tandis que quatre autres passent les buissons et se faufilent entre les rochers direction la Plate. Encerclé de la sorte, le pic aux trois plongeoirs livre rapidement ses trompe-la-mort, ceux qui s'étaient jetés à l'eau hurlant v'là les condés n'ayant d'autre recours que de venir accoster sur la Plate, où ils se font cueillir en douceur.

Posté au pied du Cap, Sylvestre suit la manœuvre, le corps aux aguets, la tête en périscope, distingue une forme sombre à l'arrêt dans un repli rocheux, à hauteur du Just Do It : c'est une silhouette humaine, un des morveux se planque et fait le dos rond en attendant que ça se tasse. Sylvestre fixe l'ombre, hésite, c'est haut tout de même, il fait chaud, et il épargnerait volontiers ce gosse qui ne s'est pas fait prendre, s'est pétrifié là retenant son souffle, mais se ravise, aucune raison d'excepter celui-là du coup filet surprise, celui-là qui déjà se croit plus malin que les autres, et plus malin que lui, qui racontera bientôt comment il les a bien baisés, lui et ses hommes, et Sylvestre s'élançe.

Il n'a aucun mal à gagner le premier plongeoir bien que soufflant déjà comme un bœuf, le pouls accéléré, la transpiration perlant depuis la couronne du front et coulant bientôt si bien que ses lunettes glissent le long de son gros nez toboggan. Une fois debout sur le premier plongeoir, il fait

⁶ Qui a l'aspect mou et brunâtre d'un fruit trop mûr.

une halte, s'y trouve bien, trois mètres de surplomb lui conviennent, il comprend que les gamins s'y précipitent, qu'ils s'y pourchassent en criant, se dit que lui aussi cela l'aurait fait rire - au lieu de quoi il avait dû se contenter d'un ponton sur l'Eure, au fond d'une cour de ferme où on le plaçait pour les vacances d'été, sa tante avait de la moustache et lui préférait de gros lapin noirs aux yeux mauves, engagés dans des clapiers puant et qui se précipitaient contre le grillage dès qu'il approchait, tremblant, les mains pleines de salade. Un coup d'œil en hauteur, le gosse est toujours là, ses cheveux frémissent en ombre chinoise sur la muraille calcaire. Opéra prend une large inspiration puis poursuit sa montée vers le Just Do It. Peine davantage, trouve les prises mais se brûle les doigts sur la pierre sans pour autant pouvoir accélérer, bon sang, qu'il se sent gros soudain, lourd, corpulent, se hisse plus qu'il ne grimpe, pieds gonflés dans ses souliers de ville, la toile du pantalon tendue à mort sur le fessier, prête à craquer à l'entrejambe, les cuisses engoncées. Il arrive épuisé sur le promontoire, lequel est absolument vide hormis un oiseau blanc en sentinelle, où est passé le gosse bordel ? il desserre sa cravate et déboutonne son col, essuie ses lunettes dans le bas de sa chemise puis, ayant repris ses esprits, fait quelques pas vers l'extrémité de la planche, et se fige à un mètre du vide : brusquement il lui est impossible d'avancer. Ce n'est pas la peur qui le freine, mais l'éblouissement.

L'espace est profus autour de lui, très échancré, saturé de milliards de particules microscopiques qui planent et vibrent, pollinisent, diffractant doucement la lumière. Opéra sent son corps qui se débride, visage élargi, front et narines même ment dilatés, thorax bombé, tendu soudain, peinant à contenir l'élan qui le soulève, son cœur prend de la vitesse, il oscille, le voilà transfuge, pris dans un emballement, celui d'une vie bigger than life, innervé de la tête aux pieds par une émotion très matérielle, il se découvre puissant, frontal, aimant, et la mer tout autour de lui est surfacée de plis sereins, étoffe soyeuse que le tailleur amoureux présente à la sultane, ça dure une poignée de secondes puis, comme percuté - la sensation d'un enivrement adolescent dans son corps qui n'est plus fait pour ça ? -, Sylvestre chancelle, haletant, le cœur vrillé et recule sur le Just Do It, prenant à rebours la paroi qu'il frotte tout du long de son derrière imposant. Arrivé, il est rasséréiné, conclut à un léger vertige dû à la chaleur, et décide alors de monter sur le Face To Face. Puisqu'il y est presque maintenant, puisqu'il est là, et que peut-être la petite frappe est là-haut, aplatie comme une crêpe, confondue dans la roche. De nouveau les ahanements, les bras qui halent le corps, les pieds qui battent l'air, les orteils qui se posent sur un relief quelconque, et bientôt il est dressé debout sur l'étroit replat, silhouette grossière et saugrenue, stabilisée pain de sucre à crête frisée qui ajoute un mètre quatre-vingt-seize aux douze de vide. Personne ne peut trouver asile ici, le gosse est introuvable, j'ai pourtant pas rêvé, Sylvestre peste en regardant décoller le grand oiseau blanc, n'a jamais compris comment les oiseaux peuvent voler, ne peut éviter l'à-pic au bout de ses semelles, s'y penche, cou tendu, putain c'est haut, sont fous ces gosses, veulent se tuer ou quoi ? Il est assailli par un paquet de sensations contradictoires, repense à l'exaltation fugitive qui l'a traversé sur le plongeur précédent, ce transport violent avec élancement du torse : se mettre en danger sans même y penser, ne voir dans toute prise de risque que la promesse d'une intensité nouvelle, vivre plus fort, rien d'autre. À nouveau, il regarde le vide : c'est sombre en bas, ça remue, un ourlet hostile à traverser avant d'atteindre la mer plus lisse et bleue que tout, un périmètre farci de raies noires, de tanches⁷ et de coelacanthes⁸ à peau bubonneuse, peuplé de gueules préhistoriques du temps de la Pangée. Abysses, ténèbres. Hop, plouf, et la mort au fond qui leur gobe les orteils, leur suce le rebondi des joues. C'est ça qu'ils cherchent, ces p'tits cons ? C'est à ça qu'ils jouent ? Il ne comprend plus rien. Il est trempé des pieds à la tête, la chemise collée sur les reins, se tient les mains sur les hanches, en cette seconde pense à sauter lui aussi. Mais dans

⁷ Poisson à peau sombre et gluante.

⁸ Grand poisson osseux.

son dos on appelle et il pivote avec précaution.

Sur la Plate, la bande se rhabille, les gosses discutant chaque consigne des policiers. Marchant vers eux, Sylvestre a l'impression de redescendre sur terre, sa tête lui tourne, ses yeux le brûlent, son corps est mou soudain, étrangement épuisé, marre de cette histoire de gosses, marre, marre. Or, maintenant qu'il a ces p'tits cons sous la main, il doit marquer le coup, il le sait. Ok, on embarque tout le monde, on parlera là-haut, c'est ce qu'il déclare planté devant la troupe. Les gamins ricanent en douce et singent sa démarche, insolents à ce point, ils sont comiques, vraiment.

Dix minutes plus tard, tous entrent dans l'immeuble de la Sécurité du littoral et déclinent leur identité les uns après les autres sur des procès-verbaux feuilletés de carbone bleu nuit qui crissent sous les doigts. Vue de près, la bande de la Plate est plus hétérogène qu'elle n'y paraît : c'est l'occupation d'un même territoire, d'une même bordure qui opère la soudure. Ceux-là vivent dans les cités du Nord, seuls ou presque, livrés à eux-mêmes: parents dépassés, harassés - Ptolémée, Nissim, Bruno; rentrés vivre leur retraite en Algérie laissant les plus jeunes sous la responsabilité des plus grands - Rachid; travailleurs de nuit, dormant le jour, n'ouvrant quasiment plus les volets - Mickaël, Carine, Loubna ; prolos qui n'avaient pour survivre que leur force de travail si bien que le travail manquant, les voilà qui végètent, muscles mous soudain, atrophiés, flageolant aux bras et aux cuisses tandis que les ventres ballonnent au-dessus de la ceinture, gonflés de mauvaise bière, et dépressifs, brutaux quand ils sortent de leur torpeur - Nadia; enfin, famille désintégrée dans la violence, père en prison, mère multipliant les séjours en hôpital psychiatrique - Mario. Ils sont encore scolarisés, collège ou lycée, vont aux cours, vaille que vaille. D'autres attendent d'avoir seize ans pour en finir avec la vie scolaire, dont Mickaël, Bruno, Loubna, qui entreront en apprentissage à la rentrée. Veulent de la thune, gagner leur vie le plus vite possible. Car la pauvreté leur colle à la peau, même si les garçons affichent les bonnes baskets, même si les filles ont le bon look, le bon glass, le sac ad hoc⁹, les fringues mode dénichées pour rien dans un décrochez-mai-ça - qualité zéro mais trois euros deux tee-shirts pailletés, c'est cadeau - même s'il est hors de question d'être les petits choses¹⁰ des quartiers Nord et qu'on danse comme des seigneurs.

C'est dans la cour du collège que tous se signalent et s'échangent les meilleurs endroits pour sauter, les meilleurs spots comme ils disent, c'est là, surtout, qu'ils se trouvent et s'assemblent ; rares sont ceux qui déboulent en solo sur la corniche et se font une place dans les bandes. À l'instar de la nouvelle, cette fille, Suzanne, qui vit à cent mètres de là, dans une villa de style, avec piscine et vue sur la mer, une existence sans rapport avec la vie que mènent les autres, y compris ceux qui, comme Eddy, sont les enfants uniques de familles stables, petites-bourgeoises - père artisan taxi, mère au foyer, interdit de bosser, le mari décide tout -, c'est ce qu'il aura déclaré sur les formulaires.

⁹ Parfaitement adapté à un usage précis

¹⁰ Par référence au roman autobiographique d'Alphonse Daudet *Le Petit Chose* (1868), récit d'une enfance pauvre et humiliée.

Extrait 5

p. 105-111

Le jeu du chat et de la souris continue entre les jeunes de la Plate et les forces de police : les uns essayent de plonger coûte que coûte pendant que les autres tentent de les arrêter. La population de la ville est au spectacle, se partageant entre adeptes de la transgression et garants de la sécurité.

Trois jours plus tard, plouf plouf, ça recommençait de plus belle. De plus belle, de plus belle et encore de plus belle.

Alors, on lança la chasse aux enfants de la corniche. On vit se multiplier les patrouilles de police, les escouades de VTT, la ronde des vedettes rapides, on entendit s'amplifier le hurlement des sirènes et le crissement des pneus qui freinaient en travers des virages, puis dérapaient Starsky et Hutch, on écouta s'accroître l'écho du claquement des portières. Le long de la quatre voies, des agents de la Sécurité du littoral, sapés en civil et dûment chapitrés - aucune violence, je ne veux aucune violence, n'allons pas en faire des martyrs! invectivait le Jockey qui rebondissait sur l'assise de son siège de bureau comme sur un tatami -, faisaient le pied de grue devant les accès aux promontoires afin d'intercepter les bandes quand d'autres équipes opéraient des allées et venues dans des voitures banalisées pour repérer les groupes et mouvements suspects sur le front de mer.

Des hommes et des femmes en uniformes sombres surgirent parmi les rochers, on riait à les voir galoper, au pic de la chaleur, chaussés de rangers à semelles de caoutchouc que la température ramollissait comme de la colle, la joue liquéfiée gaspacho, on les aperçut qui se plaquaient au sol pour attendre, la bave aux lèvres, puis l'un d'entre eux sifflait le signal convenu, et tous se dressaient à découvert pour rabattre les gosses dans des souricières; on promit aux agents des médailles municipales, on évoqua des primes; le dix août, un hélicoptère parut au ras de l'eau, inspecta la corniche, ses pales noires hurlant dans une ventilation d'enfer, les gosses se bouchèrent les oreilles et parmi eux ceux de la Plate, regroupés sur les serviettes, qui soudain ne riaient plus. Afin de convaincre les minots, il y eut des discours au mégaphone, des placards dans la presse, Zidane et Diam's acceptèrent de tourner un film de prévention, diffusé en boucle sur des écrans installés à la hâte sur les quais du port. Les figures ordinaires de l'autorité, professeurs, psychologues, médecins du sport, spécialistes de l'hydrocution et de l'adolescence, furent associées à l'opération. Les parents aussi participèrent, nombreux furent ceux qui prêtèrent main-forte aux brigades de la Sécurité : on ferait entendre raison aux trompe-la-mort, aux vertigeux, aux inconscients, on s'en donnerait les moyens, on éradiquerait de la corniche le risque et la bêtise, les regroupements douteux, le bruit et les bravades, on protégerait d'elle-même cette jeunesse perdue et barbare - ça, c'était la grande phrase, et barbare la belle analogie, une trouvaille dont usaient sans vergogne les commentateurs de tout poil - on civiliserait la marge de la ville, on en ferait reluire la bordure, et l'été municipal s'achèverait en beauté. Un plan magnifique, un plan d'envergure qui réjouissait ceux qui l'élaboraient, jour après jour, satisfaits d'eux-mêmes et de leur créativité. Sylvestre Opéra, lui, demeurait de marbre, fumait Lucky sur Lucky, et arpentait sa zone, le *Will du Moulin* ne se montrait pas mais, la veille, un nourrisson avait été abandonné dans une poubelle derrière le caboulot, gigotant dans sa couche, les yeux obstrués de lagagnes, une jambe tordue.

Pris de court par la démesure de l'offensive, les voltigeurs de la corniche se faisaient aisément ramasser, mais il ne leur fallut que quelques jours pour se prendre au jeu, frondeurs, et alors ce fut le grand cache-cache. Une partie géante, une partie à échelle de la corniche, autrement dit à échelle un, à taille réelle. On s'en paie une tranche et on se paie leur gueule, voilà qui leur tenait lieu de programme et de mot d'ordre, diffusé tout le jour, en ricochet, d'une plate-forme à l'autre, d'un promontoire au suivant, et cela tout au long du littoral. Déli-délo. Épervier. Parents contre enfants. Cow-boys contre Indiens. Gendarmes contre plongeurs.

La nouvelle d'une grande partie se répandit à toute vitesse dans la cité, aussitôt relayée par les

quotidiens locaux, les sites Web et blogs de toutes sortes, lesquels s'amusaient de la mutinerie des gosses, les excitaient, n'hésitaient pas à leur suggérer des plongeoires sauvages laissés sans surveillance, de nouvelles figures à essayer sur le mode du t'es cap/t'es pas cap, des combinaisons de plus en plus dangereuses; d'autres misaient sur la déploration, faisaient assaut de colère et de consternation: cela ne signifie rien ces sauts, ces gesticulations, cela ne veut rien dire, il n'y a aucun message, aucune revendication là-dedans, c'est totalement gratuit quand, attention, ne vous leurrez pas, tout cela a un prix, tout cela vous coûte cher - ils appuyaient sur le « vous » d'une police plus grasse, deux corps au moins au-dessus de celle de l'article -, alors s'il vous plaît, pas de pitié pour les trompe-la-mort, allez ouste, rouvrez les maisons de correction, coupez les allocs.

Une journaliste, qui se passionnait pour l'affaire, élaboré un comptage de points qu'elle proposa sur la Toile au matin du quinze août : un plouf égale un point pour les plongeurs, une heure sans plouf égale un point pour la Sécurité du littoral. Or, à peine cette règle fut-elle mise en ligne qu'une fièvre corrosive s'empara du rivage. Les agents de la Sécurité, pas plus que les plongeurs, n'entendaient se faire humilier au vu et au su de toute une ville qui vivait l'oreille tendue vers la mer et bruissait des paris consignés au grand jour dans les bars, les escaliers, sur les marchés et les parvis.

Opéra, mué à contrecœur défenseur de l'ordre, et lui aussi piqué au vif - ce petit con de Mario, il avait eu tort de lui faire confiance, une faute de débutant, peu fiable il était, et menteur, un arracheur de dents -, lançait maintenant ses consignes dans des portables bouillants : occupez le terrain, couvrez la côte, anticipez le mouvement, soyez plus malins qu'eux ! Mais aussi, dès que l'occasion s'en présentait, il allait seul rôder dans les îles du Frioul, inspecter les alvéoles et les cavités rocheuses qui dessinaient des ports naturels, des abris, des entrepôts sauvages, repérait les grèves microscopiques propices à l'accostage, les mouillages forains avec escaliers sommaires creusés dans la roche. Il arpentait les pontons dans le port de plaisance, regardait les pavillons flottants aux mâts et haubans des navires, notait des noms de bateaux, passait voir à la capitainerie. De retour, il croquait trois sucres avant l'appel quotidien du Jockey - longue paraphrase hystérique des journaux du matin que Sylvestre écoutait, stoïque - et le soir venu, quand pointait l'heure de la terrasse, il plongeait le nez dans sa vodka Zubrówka et regardait vivre la corniche.

Les jours suivants, la chasse s'intensifiant, on assista à des scènes de western spaghetti¹¹, nul lasso pourtant, et nulle capture, mais des sifflements à quatre doigts dans la bouche, des signaux lumineux au miroir, des criaillements de flamants roses et des feulements de pumas émis entre deux paumes tendues, et toujours le soleil aveuglant, la poussière et la poudre, les brumes de chaleur au ras du sol, les mirages déformants, les brûlures, la soif.

Car les bandes étaient à la manœuvre et elles scandaient le jeu. Agissaient selon les règles de la guérilla urbaine : cibler avec précision - moment ou lieu -, agir par surprise, opérer à toute vitesse. Ludique, tactique, agile, véloce, la bande de la Plate, elle, surclassa bientôt les deux ou trois autres encore en activité. Jour après jour, elle s'organisait. Jour après jour, elle devenait gang.

Peaufinait une technique de « casse » inventée pour narguer ceux de la Sécurité : attendre que le silence se fasse sur la corniche et qu'il s'écoule cinquante-cinq minutes sans un plouf, puis alerter la journaliste et les scrutateurs du Net; à la première seconde de la cinquante-sixième minute foncer sur le Cap et se répartir sur les trois plongeoires, au second signal, sauter selon un

¹¹ Déclinaison italienne du western qui reprend le, codes du film américain, en amplifiant certaines caractéristiques du genre (très gros plans, effets de ralentissement, musique lancinante, violence gratuite, etc.).

ordre établi, un plongeur après l'autre, une seconde comptée entre chaque plouf, accompagner cette déflagration collective de hurlements et d'insultes, déjà les premiers véhicules de la Sécurité se garent au poteau repère, les condés¹² en jaillissent illico, diables fusant d'une boîte magique, s'approchent du parapet ou dévalent sur la Plate, mais rien, ils n'entendent ni ne voient plus rien, pas un bruit, pas une silhouette, pas même la trace d'un remous écumeux à la surface des eaux : les plongeurs ont disparu. Furax, ils appellent les Zodiac qui patrouillent au large, s'énervent dans leurs talkies-walkies maousses, ouvrez l'œil, bordel de merde, ils sont partis vers le large, interceptez-les. À deux cents mètres, ceux de la Plate se gondolent sur leur serviette, la plage est noire de monde à cette heure, ils y sont à l'abri, y ont rejoint le reste de la bande, les couples enlacés et les filles qui n'ont pas sauté, et à présent racontent, comment ils ont trouvé le passage sous-marin au revers du Cap, parcouru le conduit en apnée sur dix mètres, un truc de héros, de mad man de la mort, et comment ils y ont frôlé des rascasses et des bonites, putain, une raie, j'ai bien reconnu, l'œil mi-clos, la gueule gluante, putain ouais ça fait trop peur, ça vit dans le noir absolu et ça supporte des pressions pas possibles, c'est invincible, c'est ça t'as raison, une raie, faudrait pas me prendre pour un con, pourquoi pas un octopus ou un requin-marteau, oh ça voit son petit poiscaille et ça veut sa maman, tu chies dans la colle ; comment ils ont nagé ensuite jusqu'au radeau devant la plage, t'as vu je leur ai fait mon crawl spécial à la Laure Manaudou qui déchire sa race, comment ils ont fait halte, couchés sur le ventre, l'œil à la jointure de deux planches fouillant l'eau verte et comptant les coquillages, et comment ils y ont chahuté avec d'autres comme eux, dérapé sur les lattes de bois rongées par le sel, tous les enculés à la flotte! ; comment ils ont débarqué enfin sur la plage, comme des princes, lustrés, victorieux et sont allés s'étendre auprès de ceux qui les attendaient pour leur rejouer à l'infini ce cri collectif, ce plouf mitraillette, ce putain de concert de sauts qui venait juste de crucifier les keufs rouge tomate, alors ils plongent dans la langue, le grand récit, s'y immergent franco, raconteurs, bateleurs, débagoulant à toute allure, leur corps entier et les muscles de leur visage escortant leurs mots de mimiques ad hoc, les cordes vocales mobilisées pour se faire entendre, pour être écoutés, oui, ils plongent dans la langue, tous en chœur, les uns par-dessus les autres, crânes¹³, ardents, délurés, ils n'ont peur de rien semble-t-il, n'ont plus peur du soleil, absolument insolents donc, insolents comme les valets du bourreau, et c'est cela qu'il faut châtier.

Extrait 6

p. 145-149

Après son plongeon initiatique, Suzanne a intégré la bande, Eddy et elle tombent peu à peu amoureux. Lors d'une dernière sortie sur la corniche, ils entrent en possession d'un colis de drogue. Ils décident d'abandonner Mario, qui les a aidés à trouver le paquet, et ils quittent la ville tous les deux sur un scooter.

Il existe, au bout de la corniche Kennedy, une zone de calanques sauvages et déshydratées que l'on pénètre par la mer, sinon par un sombre goulet qui dévale la pente des gorges, soubresaute à travers les éboulis et les ronciers. C'est un vieux secteur de contrebande traversé de chemins de terre qui sinuent au gré du relief. Des graffitis centenaires sont gravés sur les rochers, des douilles de carabine se ramassent encore par terre ; longtemps des masures à flanc de gorge y ont abrité des baudets de confiance tandis que la broussaille recelait des cabanes misérables où survivaient, assoiffés et bientôt dingues, meurtriers, déserteurs, clandestins de toutes sortes.

La quatre voies que l'on connaît y conduit tout droit, s'étrécissant au fur et à mesure des kilomètres. Un entonnoir en vérité, un défilé au bout de quoi l'espace s'évase : une crique, un môle de béton, puis la mer entière pour continuer sur une ligne infinie. C'est là, sur un replat caillouteux à l'aplomb

¹² Policiers (argot).

¹³ D'une insolente audace.

de la dernière calanque, qu'ils descendent du scooter, ôtent leur casque et secouent aussitôt la tête comme des motards dans les stations-service.

Une brise tiède montée du canyon souffle sur leur visage et dégage leur front. Les bouts rouges sont secs, le soleil force, il est presque midi. Ils ont fait la route d'une traite - blanche corniche cossue, boulevard maritime desservant les plages, avenue rectiligne cadastrant les cités, rue de banlieue pavillonnaire, vieille départementale agreste hérissée d'affiches publicitaires, chemin communal frangé de mûriers platanes, sentier vicinal cahoteux fumant le plâtre au passage des deux-roues et goulet, donc -, ont roulé sans se parler mais gueulant parfois dans les virages, se sont frayé un passage dans le flot des véhicules qui leur faisaient escorte et, le trafic s'amenuisant, ont accru leur vitesse car c'était leur plaisir, impatients qu'ils sont de s'avancer toujours plus vite et plus avant sur le front de la vie; ils ont les yeux brûlés par le soleil qui monte devant eux, les joues râpées par les vents, et sur la langue la poussière de l'asphalte: ils ont la peau des aventuriers.

Leurs ombres s'effilent peu à peu, lames noires au pourtour acéré, elles ne se touchent pas mais les tiennent côte à côte, prêts à tout, transpirants et loqueteux, tee-shirts puants, baskets avariées, bottes en caoutchouc, le ventre qui gargouille, la salive épaissie sur les papilles et l'haleine des bestiaux, autant dire qu'ils sont nus, sans effets, un dénuement propice aux virées les plus dingues, puisque pauvres et neufs c'est toujours ainsi que tout commence. En silence, ils s'avancent et tendent le cou vers le fond de la gorge pour toucher de l'œil la mer infiltrée là, piscine turquoise aux reflets ondoyant sur les parois du canyon. La gorge qui est comme un cristalliseur où tout prend corps.

Tu connaissais ici ? Eddy demande, ouvrant le coffre du scooter. Non, Suzanne secoue la tête puis précise, c'est la première fois que je vais dans les calanques. Ah, t'es d'où au fait ? il reprend, sortant du coffre une petite bouteille d'eau dont il arrache le bouchon avec les dents. Suzanne boit la première, une longue gorgée, devine - elle sourit, contente de son coup. Toi t'es du Nord, il pointe sur elle un index assuré, les filles du Nord sont blondes. Ah ouais, bah non, je suis pas du Nord. Il se baisse, ramasse un caillou au sol et le balance dans la calanque. T'es d'où alors ? Il s'agace, pas trop envie de jouer aux devinettes. L'année dernière, j'habitais Paris, elle savoure cette annonce et, à son tour, jette un caillou au loin. Ah, Eddy sourit, je vois, ça vaut rien, il était temps que j'arrive. Il blague, elle est éblouie, plisse les paupières, ajoute et toi, t'es bien d'ici hein ? Yes, c'est pile mon coin, depuis que je suis petit, il hausse les épaules et ajoute, rieur, en même temps on s'en fiche un peu d'où on vient, on en a rien à foutre. Suzanne hésite, puis acquiesce, étonnée, heureuse d'être étonnée. Ils dilapident les cailloux autour d'eux, les projettent au loin dans le précipice, si loin qu'ils ne les entendent pas retomber, pas plus qu'ils n'entendent Mario qui s'étouffe de rage, couché sur un brancard de couloir d'hôpital, ni les parents qui s'engouffrent dans les voitures en se jetant au visage la responsabilité du désastre - ton fils découche, ta fille est fugueuse - puis démarrent les moteurs et accélèrent aussitôt, ni même le bruit d'eau que font les Russes, libérées à l'aube, inspectant le rivage, de l'eau jusqu'aux genoux, épuisées. Et encore moins le break rouge de Sylvestre Opéra qui roule à l'instant sous la voûte de platanes entre les pancartes proclamant les McDo et les hypermarchés. Ils n'entendent rien, ont oublié tout ce qui blesse, ce qui boite et entrave, ont oublié tout le monde et ne pensent à personne, sont terribles à cette heure, sans scrupules et sans remords : rien ne les pousse dans le dos, rien qu'ils doivent fuir, c'est même l'inverse, c'est l'avant, ce qui est au-devant qui les fait fuir comme on se presse au bal.

Ils longent calmement l'aplomb de la gorge et suivent la ligne de crête jusqu'à la mer plus claire. T'as toujours le vertige, Eddy interroge Suzanne, les yeux perdus dans la couche gazeuse qui brasille autour d'eux, t'as toujours peur de tomber ? Elle acquiesce sans bouger, je ne peux même pas expliquer, j'ai une trouille bleue. Ils sont face à l'abîme, de herbes ont poussé sur l'arête de la falaise, ultime rempart végétal avant le puits cobalt du ciel. Ils n'entendent rien, ni le bruissement de la couche d'ozone qui se troue à toute allure, ni la fracture qui s'opère en eux, n'entendent rien, décidément, quand soudain la terre tremble, leur corps reçoit des secousses furtives, ils vacillent mais, funambules sans balancier, conservent les pieds collés au sol ; de petits cailloux de plâtre

roulent entre leurs pieds et tombent dans le vide. Ils se retournent dans un même mouvement : le break rouge est là, machine incongrue enfarinée de gypse, et Opéra, lentement, marche dans leur direction - il ne boite pas. Fin de partie, les gosses, il crie, la main en cornet au-devant de la bouche, je vous ramène à la maison, il a le pas régulier et le bras tendu, paume ouverte, On peut lui faire confiance, donnez-moi le paquet et venez avec moi.

Sans répondre, Eddy et Suzanne pivotent vers la ligne d'horizon, il oblique les yeux sur elle qui a progressé de quelques centimètres, le corps perpendiculaire au précipice, allumette froide encore mais prête à enflammer le ciel comme un combustible, il lui chuchote hé fais gaffe à pas tomber chérie, j'aimerais pas, et elle sourit, toi aussi fais gaffe. Dans leur dos, Sylvestre Opéra s'avance, bon sang, venez maintenant, finies les conneries et Suzanne demande à Eddy d'une drôle de voix, fais voir le colis. Eddy dénoue sa ceinture et détache le paquet, soupèse, bras tendu. Ensemble, ils posent les yeux sur l'entaille blanche comme s'ils touchaient une boîte magique, puis le garçon élève le paquet dans le soleil pour faire reluire le plastique, ils n'entendent rien, sont captivés par la fumerolle qui s'échappe du paquet, petit panache blanc sitôt dissous dans le ciel sensuel et violent, et qui accélère son débit de poudre, accélère sa fuite, si bien que la déchirure s'échancre et que le nuage s'intensifie, c'est un signal indien qui monte dans le ciel. Le garçon et la fille sourient. C'est dingue. Le colis miroite comme une source.